

SUR LE « PALOLO » DES NOUVELLES-HÉBRIDES  
[D'APRÈS LES RENSEIGNEMENTS FOURNIS PAR LE P. SUAS,  
MISSIONNAIRE À AOA (ILE DES LÉPREUX)],

PAR M. CH. GRAVIER.

M. J. Obalsky, Conservateur adjoint du Muséum d'histoire naturelle de Nantes, a séjourné aux Nouvelles-Hébrides de décembre 1913 à fin septembre 1914; il fut rappelé en France dès le début de la grande guerre. Il nous a aimablement communiqué les renseignements suivants sur le « Palolo » des Nouvelles Hébrides qu'il tient du P. Suas, Missionnaire depuis plus de vingt ans dans cet archipel. Nous le prions d'agréer tous nos remerciements pour lui-même et pour son dévoué correspondant. M. J. Obalsky a offert au Muséum une petite collection de ces « Palolos » dans laquelle M. le Professeur P. Fauvel (d'Angers), Correspondant du Muséum, a reconnu les espèces suivantes : *Eunice viridis* (Gray), *Lumbri-conereis sphærocephala* (Schmarda), *Nereis masalacensis* Grube, *Eunice fucata*?? Ehlers, etc.

Sous le nom de *Palolo*, les indigènes de Samoa et des îles des mêmes parages du Pacifique désignent un Ver sans tête, dont ils font leur nourriture et qu'ils recueillent en abondance à la surface de la mer, à des dates bien déterminées, les plus importantes de leur calendrier <sup>(1)</sup>.

(1) Le « Palolo » n'est autre chose que la partie postérieure transformée au moment de la maturité sexuelle, détachée de la tête et de la partie antérieure du corps et remplie d'éléments reproducteurs de l'*Eunice viridis* (Gray). Nos connaissances sur ce Ver resté longtemps mystérieux se sont précisées, grâce aux recherches contemporaines faites à l'insu l'un de l'autre par Krämer et Friedländer et plus tard par Woodworth (1903) qui profita d'un séjour aux Fidji et d'un autre aux Samoa en 1897 et 1898 pour élucider certains points de l'histoire très curieuse de ce Polychète. On connaît maintenant un « Palolo » atlantique (*Eunice fucata* Ehlers) et un « Palolo » japonais (*Tylorhynchus chinensis* Grube = *Ceratocephale osawai* Izuka). Avec des modalités très diverses, à la période de maturité sexuelle, on constate des faits comparables chez beaucoup d'autres animaux et notamment chez les Néréidiens dont les transformations épigamiques sont si complexes. Ces phénomènes ont fait l'objet de très nombreux travaux, tant en France qu'à l'étranger. Des recherches dans cet ordre de faits sont poursuivies actuellement chez nous par L. Fage et R. Legendre, à Concarneau, par nous-même, en collaboration avec J.-L. Dantan à Alger. Pour de plus amples détails sur le même sujet, voir : Ch. Gravier, La Ponte et l'Incubation chez les Annélides Polychètes, *Ann. Sc. natur. Zool.*, 10<sup>e</sup> série, t. VI, p. 153-248, 33 fig. dans le texte.

Aux Hébrides, le Palolo s'appelle « Hundu », mot qui, dans le dialecte du pays, signifie : qui a du lait, de l'huile, du jus. La partie utilisée par les indigènes dans leur alimentation est surtout constituée par les matières grasses du vitellus des œufs.

Les « Hundus » venus du rivage, en foule innombrable, gagnent les couches superficielles de la mer, y forment un fouillis inextricable, le soir du dernier quartier de la lune qui commence en octobre. En 1920, date des observations du P. Suas, l'essaimage des « Hundus » eut lieu le 2 novembre, Les Vers se montrèrent vers 9 heures du soir et vers 11 heures, ils disparurent pour ne plus revenir que l'année suivante, à la même époque. On conçoit aisément combien ces êtres énigmatiques, faisant soudain irruption à la surface de la mer, en masses considérables, à une époque déterminée de l'année, pour disparaître brusquement quelques heures plus tard, ont dû frapper l'imagination, pourtant si inerte, des indigènes. A combien de légendes n'ont-ils pas donné naissance? D'où viennent ces Vers? Où se rendent-ils? Les naturels n'en ont cure. Ils se bornent à en prendre le plus possible et à en manger; cela leur suffit. On rapporte cependant qu'un matin, un homme fort étonné de la disparition subite et complète des « Hundus » quelques heures après sa brusque apparition, se mit en pirogue à leur poursuite; il trouva en pleine mer les nids d'où ces Vers sortaient et qui étaient de petits paniers en Pandanus, ouverts et vides. Légende sans aucun fondement.

Les indigènes reconnaissent l'approche de la montée des « Hundus » à la floraison d'un arbre de la famille des Légumineuses (*Erythrina glauca*) qu'ils appellent « Rara ». Ce végétal fleurit normalement là-bas vers la fin de juillet. Il faut compter 2 ou 3 lunes à partir de ce moment-là. Il y a une erreur possible d'une lune, suivant le temps qu'il fait, car la marche de la végétation en dépend directement.

C'est à la lumière de torches en feuilles de cocotier ou en roseaux, préparées d'avance en grande quantité, que se fait la pêche du « Hundu » vrai régal pour les naturels. Il est fort probable que le mets serait moins apprécié par les Européens. Généralement, ces Annélides sont bouillis, sans être préalablement lavés, et mangés tels quels. Les Fidjiens les font cuire dans des feuilles, vraisemblablement sur des pierres préalablement chauffées.

Jadis, deux jours avant la montée, les grands prêtres du pays allaient en pirogue jeter des pierres en mer, assez loin du rivage, pour appeler les « Hundus ». L'usage a maintenant disparu; l'indigène attend patiemment l'arrivée des Polychètes.

Avec l'apparition des « Hundus », commence la saison des vents du Nord; aussi, les indigènes disent-ils que ce sont ces Vers qui amènent les grosses houles. De même, comme l'époque où fleurissent les roseaux coïncide avec le retour des vents plus calmes du Sud, ce sont les fleurs de roseaux, pensent-ils, qui apaisent la mer.

On ne se sert d'aucun instrument pour la récolte des «Hundus»; on les prend simplement à poignées. Le corps de ces animaux est enduit d'un mucus agglutinant; en outre, certains indigènes se frottent les mains, avant l'opération, d'une sorte de colle végétale. Tout le monde prend part à la récolte, hommes, femmes, enfants; cependant, certaines gens en sont exclues, soit à cause de leur état physiologique, soit à cause de fautes spéciales dont elles se seraient rendues coupables : ces deshérités passent pour faire fuir les «Hundus».

Pour attirer les «Hundus», les naturels émettent un chant dont les paroles peuvent être traduites ainsi : «Ils s'entrelacent, ils s'accrochent comme les franges d'une nappe de Pandanus.» Pendant la pêche, la mer est généralement phosphorescente. L'accumulation d'une telle quantité de nourriture dans les eaux superficielles attire une foule de prédateurs et notamment des Poissons.

La montée des «Hundus» marque une époque dans l'année qui correspondrait, chez nous, à quelque fête, comme Noël, Pâques, le 1<sup>er</sup> Jour de l'an, etc.

Les «Hundus» présentent des tailles et des colorations variées qui tiennent à l'espèce et dans chaque espèce, au sexe. Ils sont distingués par des noms différents dans la langue des indigènes. Les plus grands se montrent les premiers; à la fin, on ne voit plus que des petits, que l'on dédaigne.

Il paraît qu'en certains point des Nouvelles-Hébrides, il est d'autres «Hundus» que l'on pêche en plein jour, comme le «Palolo» aux Fidji.